

la profonde ignorance où ils étaient pour la plupart des premiers enseigne-mens de la religion, ils n'envisagèrent cette sage mesure que comme une sorte d'outrage fait à la dignité militaire, comme un attentat à la liberté de leur conscience ; elle servit de texte aux quolibets et aux plaisanteries les plus inconvenantes, et donna même lieu à des menaces inquiétantes.

Celui de tous qui se distingua le plus, au milieu de ce débordement général de mauvaise humeur et de colère, fut le maréchal-des-logis Bertrand, dont les longues moustaches commençaient à grisonner et qui portait fièrement sur sa poitrine la croix de la Légion-d'Honneur, obtenue par lui pour une action d'éclat sur le champ de bataille, et trois chevrons d'or sur le bras gauche, qui atestaient ses longs services. Cet homme, d'une taille colossale et dont le visage, sillonné par les profondes cicatrices d'anciennes blessures, portait l'empreinte de cette mélancolie austère naturelle aux vieux soldats, était respecté comme le drapeau du régiment, et exerçait sur ses camarades une grande influence. Tous les mécontents se groupèrent autour de lui, et il fut résolu que l'aumônier essaierait de leur part tant de rebuts et d'humiliations, qu'il renoncerait de lui-même à des fonctions devenues trop pénibles.

L'ecclésiastique qui venait parmi ces soldats remplir son évangélique mission de conciliateur et de paix, était un jeune homme nouvellement promu aux ordres sacrés, et que, pour obéir à des considérations dont on comprendra la couvenance, nous appellerons l'abbé Lubbert. Destiné d'abord lui-même à la carrière militaire, élève de l'école Polytechnique, la grâce était venue visiter le nouvel aumônier au milieu des graves études pratiquées dans cette institution célèbre. Homme doux et bienveillant, mais aussi homme de courage et de science, l'abbé Lubbert, connaissant d'avance les irritans préjugés qui allaient l'accueillir dans la carrière à laquelle il se dévouait, ne se laissa point effrayer par les symptômes menaçans d'un orage que sa conscience lui ordonnait de braver.

La conduite de l'abbé Lubbert, pleine de prudence et de charité, ne tarda pas, sinon à désarmer la haine, du moins à prouver l'exagération des craintes que sa présence avait soulevées. Il se borna à remplir strictement les devoirs de son ministère et évita de fournir des armes à la calomnie et à la mauvaise foi en manifestant un zèle qui était sans doute dans son cœur, mais que d'intempestives démonstrations auraient pu compromettre au sein de ce troupeau si peu préparé à recevoir sa parole. Il se conforma ainsi aux augustes enseignemens du Sauveur, en ne semant point le bon gain parmi les ronces du chemin, en ne jetant point la vérité au hasard dans un champ stérile où elle n'aurait pu germer. En conséquence il ne se montra pas trop empressé à exciter dans des cœurs glacés la douce et féconde chaleur de la foi ; il attendit tout du temps et de sa persévérance, se reposant sur Dieu du soin de lui créer des œuvres pour sa charité.

Croira-t-on cependant qu'une réserve aussi sage aliéna plus de cœurs à l'abbé Lubbert que n'aurait pu le faire un zèle imprudent et outré !... Assaible et poli avec tous ceux qui lui adressaient la parole, il n'allait point au-devant des hommes, non par défiance de lui, ni par crainte des autres, mais seulement dans l'espoir de faire disparaître peu à peu les préventions attachées autour de lui au saint habit qu'il portait. On l'accusa d'une honteuse duplicité, et l'on mit sur le compte d'une dissimulation profonde la religieuse